

La règle du *Je*

Nicolas Mavrikakis

Numéro 203, juillet–août 2005

Les aléas de la lettre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18559ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mavrikakis, N. (2005). La règle du *Je*. *Spirale*, (203), 30–30.

LA RÈGLE DU JE

— Tu me dis quoi?

Ce numéro regroupe deux séries d'échanges épistolaires qui n'en sont pas tout à fait. Mais existe-t-il de véritables échanges?

D'une part, vous trouverez dans nos pages une (courte) sélection faite parmi les 577 cartes postales qui furent présentées à l'occasion de la Manif d'art 2 de Québec en 2003 (ayant pour thème *Bonheur et simulacres*). Lors de cet événement, la Manif d'art, en collaboration avec le Collectif Réparation de Poésie, avait monté une exposition d'art postal à la Bibliothèque Gabrielle-Roy sous la direction de Jean-Claude Gagnon. À la demande des organisateurs, plus de trois cents artistes de près de quarante pays envoyèrent des cartes postales artistiques à la Manif d'art, dans lesquelles on note souvent la reprise — et le détournement — de ces petites phrases conventionnelles écrites en voyage, de ces courts slogans dignes des publicités ou de ces images touristiques stéréotypées qui caractérisent ce genre d'envoi. Dans ce mode d'échange, l'individu sombre-t-il dans des représentations qui relèvent du prêt-à-porter, dans des échanges *ready-made*? En effet, le destinataire se trouve alors bien souvent à reprendre, quitte à le modifier ou à tenter de le transgresser, un modèle représentationnel. On l'aura compris, la convention impose ses règles, et pas seulement dans la carte postale. C'est le triste constat que dévoile ce genre épistolaire. On est toujours aux prises, on est toujours en train d'en découdre avec le tissu des conventions sociales.

D'autre part, ce numéro présente l'histoire d'une correspondance fictive. En 2003, Ève Dorais et Édouard Pretty postèrent à soixante-douze personnes (qu'ils ne connaissaient pas personnellement et qui, pour certaines, avaient été choisies au hasard dans le bottin) une série de cartes postales (parfois avec des images créées par eux) et de lettres au ton très intime. Beaucoup qui, comme moi, ont reçu ces cartes postales et ces lettres de Dorais et Pretty ont cru, un moment, qu'elles pouvaient vraiment leur être adressées par des connaissances (anciens élèves ou amis d'amis rencontrés dans une soirée?) en voyage à l'étranger... Là encore, comment échapper au ton prédéterminé des modèles d'échanges en société? Est-ce seulement un effet de déjà-vu qui me donne l'impression de reconnaître un texte d'Hubert Aquin dans cette carte postale de Dorais et Pretty? Ou est-ce, pour reprendre Oscar Wilde, que la vie imite toujours l'art auquel elle ne peut échapper?

Dans l'un et l'autre de ces projets, les lettres et les cartes parlent chaque fois des relations

complexes entre destinataire et destinataire, de messages toujours un peu mal adressés, ou bien, pour suivre un code, adressés un peu à tous (tous ceux qui adhèrent au même code) et donc à personne en particulier... Comme s'il n'y avait entre les individus que des malentendus, et très rarement de véritables dialogues personnels. Mallarmé avait déjà montré, avec les adresses de ses correspondants transposées en vers, que le premier destinataire d'une lettre est le postier, ainsi que le système postal, véritable organe normatif de ce qui peut ou ne peut pas s'envoyer. Les interventions dont il est ici question nous disent bien qu'il existe des échanges (dans le cas présent, écrits) entre les êtres, mais

sont des discours instables dans leur signification. Et même la dialectique de l'épistolaire ne sauve pas l'écrit de cette situation. « *La lecture est écriture.* » Réécriture.

Dans son livre *La carte postale*, Derrida revient encore sur cette idée d'ambiguïté de l'échange écrit, incarnée par cette carte postale trouvée à Oxford en 1977 où, dans un renversement spectaculaire, c'est Platon qui dicte à Socrate quoi écrire. À ce propos, Charles Ramond (professeur à l'Université de Bordeaux — III) écrit que là réside « *cette idée que l'histoire de la philosophie consiste à dicter aux philosophes du passé le message qu'ils nous adressent. C'est bien sûr le thème si amusant de La carte postale : Platon dicte, Socrate écrit. Ce sont toujours les héritiers qui écrivent le testament, ce sont toujours les philosophes du présent qui écrivent la philosophie du passé : comme un message jeté à la mer dans une bouteille, ou comme une simple carte postale, une philosophie n'aura jamais eu de destinataire (et donc de sens) singulier (d'ailleurs, il n'y a pas de sens singulier)* ». Ramond ajoute que *La carte postale* signale donc l'impossibilité pour chacun d'entre nous d'avoir totalement une histoire propre. Dans une conférence intitulée « Spinoza-Derrida » donnée à l'Université de Poitiers en 2003, il mentionnait avec justesse que « (1) *la lecture de La carte postale ne permet aucun doute à ce sujet. Tout ce qui relèverait d'un libre arbitre, d'une "détermination", de "résolutions", de "décisions" que l'on pourrait prendre, est l'objet, non pas de réfutations, mais d'agressions assez vives, en accord avec le thème général de l'ouvrage, qui entrecroise une méditation sur la psychanalyse (par définition méfiante, pour le moins, devant toute revendication d'une "liberté de la volonté") et les thèmes de la "chance", de la "fortune", de "l'arrivée", c'est-à-dire de la "destination", et donc du "destin". Les sorts, les destins, sont déjà écrits, ou dictés, et, comme des cartes postales, tout le monde peut les lire. Il n'y a pas de destinataires individuels. Par conséquent, l'idée qu'il puisse y avoir un "je", capable de retour sur soi, et maître de soi en quelque façon que ce soit, est tout simplement à l'exact opposé des conceptions de Derrida, qui ne voit le "je" que clivé, en différence d'avec soi, toujours errant, toujours pris dans un flux de rencontres, de textes, de voix, dans lesquels tantôt il s'immerge et tantôt il surnage, avec lesquels tantôt il convient et tantôt il disconvient... »¹*

— Ils me disent.

Nicolas Mavrikakis

1. La conférence est disponible sur le site : [http://www.sha.univ-poitiers.fr/philosophie/].



Hilario Alvarez, *Por fin Duchamp es un artista del siglo pasado*, visuel, imprimé et estampe, recto, 10 cm × 15 cm.

que ceux-ci mettent toujours en scène un discours préétabli, et finalement une sorte de surdité à l'autre et à nous-même. Ces échanges presque ratés, court-circuités, nous placent devant une question presque angoissante : s'il n'existe pas de vrais dialogues, y aurait-il au moins des rencontres d'intérêts (quel mot horrible!) ou, à tout le moins, des rencontres de désirs? Dans ces écrits, nous pourrions entendre l'écho d'une idée chère au philosophe Jacques Derrida, présente, entre autres, dans son analyse du *Phèdre* de Platon et publiée dans *La dissémination*. Pour Derrida, l'écrit autant que la parole